

Urgences



Voix

Louise Larose

Number 29, October 1990

Éclats d'œuvre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025598ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/025598ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (print)

1927-3924 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Larose, L. (1990). Voix. *Urgences*, (29), 26–29. <https://doi.org/10.7202/025598ar>

Voix

Louise Larose

Chaque fragment vaut pour lui-même et pour ce dont il se détache»

Ginette Michaud

We [...] should look well around, doubting everything seen, done, spoken, precisely because we have a word for it, and not its alchemy.

Djuna Barnes

je lis *Nightwood* à voix haute, ma voix se mêle aux voix de la télé de la voisine — autres fragments — depuis plusieurs années j'ouvre une page au hasard et je lis dans ce quartier si près du fleuve qu'on pourrait presque le toucher si on s'éveillait à lui. Au début cette voix rugueuse me déjouait, le livre me déjouait, cette voix que j'entendais mal me tirait vers elle. J'étais engagée contre le roc, la dureté des parois, en quête d'une arête, d'un surplomb où trouver l'élan nécessaire à la poursuite. Décentrée, souvent décentrée, en butte à de fréquentes interruptions, un mot, un seul mot, inconnu dans la langue étrangère, enraie cette phrase tendue comme un arc, provoque l'arrêt de lecture. Puis, séquence par séquence je suis entrée dans le texte, j'ai ouvert le livre, entendu le chant heurté des mots entre eux, la cavale des métaphores. Encore maintenant j'ignore où j'en suis rendue, sinon que je circule dans ce livre en tout sens, par bonds, par plongées, par recoupements, par désir de re-lire (scène où être re-séduite à nouveau compte pour beaucoup, séduction enclenchée autour de l'oubli de la phrase exacte de son quasi effacement, mais pas de l'impression des mots, de leurs effets de surprise, de leur presque chatolement dans la mémoire), le parcourant souvent à contre-page, l'éprouvant par d'autres lectures, par le contact avec d'autres voix et toujours cette tension, ce timbre unique tenu à bout de bras induit le

mouvement, ce mouvement-éclair où je me retourne à nouveau sur cette voix

elle m'avait suggéré *you should read that book*, sur le même ton que *tu devrais voir cette ville à l'aube*. J'ai dit oui, machinalement. Should est devenu must et j'ai cherché le livre, fouillé bibliothèques et librairies. En manque d'une phrase, de l'éclat d'une vision, d'un chapitre que j'aurais parcouru en rêves et qui n'aurait jamais franchi mes lèvres. Nourrie et affamée par les lectures antérieures, je pensais déployant l'utopie *voilà celle que je cherche, ô une voix, une seule devant qui je m'arrête et tressaille...* J'étais la voyageuse pour qui les images des villes parcourues tout à coup ne suffisent plus, aussi le nom d'une ville inconnue prononcé à haute voix s'impose comme une émotion neuve et urgente. Alors qu'en ce moment même je cherche et ça ne se laisse pas facilement cerner, là où renaît le désir de lecture qui conduit de fragments en fragments, là où ça bascule et se projette à nouveau. Je me souviens, il me fallait absolument ce livre. Emportée, je n'ai eu de cesse de le tenir dans mes mains. Alors que déjà j'évoque un autre texte. Je l'appelle. Je pense son titre à voix haute. Je tourne autour. Je pense la trace des lettres. J'y pense comme à une destination inédite. Déjà, il bouge dans ma tête. La voix déborde la mémoire

tu peux cacher ta douleur mais tu ne peux cacher ta voix. Je cherche tes traces, cette voix derrière la voix dans la matière tendue de tes phrases. Et maintenant déjà je dois m'arranger avec ces mots-là *under the volcano* ou déchirant la lumière d'une métaphore cinglante. Avec ce corps en flammes sous la langue égarée et précise, somptueuse et lasse comme un iris dans l'eau depuis trois jours. Cette phrase me hante depuis que tu l'as prononcée avec cette rare voix qui n'ait pas peur du noir, de la passion déchirée, de sa propre violence, de ses luttes, de son feu. Il n'y a pas d'épilogue, il n'y a que les parties qui restent dans les mains, aggravées, inévitables, quelque part envahies par le sable, signées de l'arrêt d'écriture. Mais il y a, il y aurait encore de l'audace, du risque, un risque de lecture (y aurait-il encore des risques de lecture?). Ô ne pas recevoir seulement celle qui est attendue. À la fin de ta vie, dans ton appartement newyorkais tu regardes, cent fois, mille fois le même tableau. En proie à cet opéra muet qui te hante — à tes visions — à l'obscurcissement de ton sang dans tes veines. Ça aussi fait partie de ton livre

je lis en proie à quelque chose, parcourue par un souffle autre qui n'est pas le mien. Je lis, il n'y a que des voix dans leurs singularités vacillantes. Malgré tout, malgré leurs limites, leur précarité, le mince filet de lumière. Il suffit d'une voix, qu'une seule voix me touche à un moment donné pour que quelque chose arrive qui n'était pas prévu, plus qu'un double mouvement d'ouverture, parfois si rarement une écoute qui ne soit pas mots répétés à l'oreille, mais un événement de lecture lié à cette énergie que j'engage — à ce labeur, à ces heurts couplés d'effets de surprise — lié à mon action et à la friction d'une rencontre, énergie volatile dont je suis partie prenante

elle dit à la fin de sa vie *que de temps perdu, que de temps perdu pour l'écriture*. Elle a raté l'œuvre en apparence, ratages où les livres à venir se sont perdus. Après *Nightwood* ce fut le silence, le mind murder, la contemplation... ? Le silence sans aucun doute. Pour le reste, nul ne le sait. L'œuvre s'est rétrécie, le livre n'a rien perdu de son pouvoir. Livre/fragment rushant, essoufflant, aventureux, n'épousant ni la pyramide de l'Œuvre, ni même celle du Livre, portant l'utopie comme un monde disparu, un vertige oublié, un blason secret, de ceux qui se déploient en premier lieu dans le noir. Nous pouvons nommer les creusets, faire les inventaires, mais que quelque part cela sente encore le bois, la détresse, la surprise, la beauté, cela seul me touche, me touche aussi cette persistance à émettre de la lumière malgré tout (comme l'odeur éphémère d'une orchidée dans la nuit)

je lis, toujours la lectrice se penche sur un texte, fragments mots déplacés, entrelacés, convergeant au centre de la mémoire — micro-processeur intime, impitoyable sculpture vivant en mouvement — chaque texte portant une voix avec son timbre unique, morceau de roc arraché à la paroi (hier, je suis allée à une lecture publique pour savoir si cette écrivaine était vraiment vivante) elle a lu quelques pages (je me demandais de quoi était faite sa voix), elle ne peut toucher à ses écritures récentes *trop brûlantes* disait-elle, son débit pressé, maladroit, mais elle ne butait sur aucun mot, les exhumant du silence, les tirant de l'oubli un à un, comme si elle seule connaissait l'espace, l'espace où brûle la mathématique secrète de son texte, cette intelligence d'un éclat de réalité, le poids du silence entre les phrases et cette

part du feu, l'empreinte d'une émotion qui a eu lieu, qui a lieu et ne cesse de se produire

ce que j'entends c'est le mouvement, une lecture en induisant une autre, une écriture en suscitant une autre, une voix en appelant une autre, toutes inscrites dans un continuum, une eau vive d'échanges, une ligne d'horizon avec ses détails, ses bris, ses pulsations et quelque chose de pas réductible, de pas posé sur les tablettes une fois pour toutes, de pas cerné, broyé, dans les commodes maladies de rangement qui nous hantent, voix fragmentées toujours, voix fragmentées éclatées ignorées, ratées, inattendues, remémorées, dispersées, errantes, entendues parfois avec leurs failles, leurs heurts, leurs bords mouvants, voix extatiques, ravies

VOIX, VOZ, VOICE, VOCE

murmurantes,

se répondant,

se perdant,

s'ignorant, voix arrachées portant encore les étincelles des visions reçues avec cette attention décuplée comme on lit un texte la nuit affranchie, sachant qu'on n'aura pas le temps de l'achever qu'on devra échapper, laisser s'échapper sans qu'il soit possible ou même envisageable de colmater les fuites, une phrase, un mot qui vacillera un instant sur les bords, en suspens, inachevés, coupées comme par un glissement de terrain envahie qu'on est par la nuit même et par toutes ces Atlantides qui sans cesse se troublent dans nos mémoires

dispersés, ce souffle sur les fragments tout à l'heure ou l'année dernière, ils formaient des sphères autour des centres de gravité. À nouveau s'ouvrir et recueillir le précipité un instant synchrone, rassemblés, mes mots seuls allant à ces rencontres dans la nuit tendue des écritures. Je fais revenir à la mémoire les éclats récurrents, ceux que je ne peux contourner, ceux pour lesquels je reviens sur mes pas. Celui-là me rend les mains expertes de la nageuse dans les eaux turquoises, comblée et sans mots pour le dire. Cet autre m'aveugle, j'interromps souvent la lecture parce que ce n'est pas possible une telle ouverture, ce n'est pas possible, si près des larmes. Ô ne pas perdre ce pouvoir oublié, extatique, ne pas l'éteindre, le rater, le désenfouir. Avant que ne survienne cette voix de gypse, de rocs et de pierres et l'autre, la dernière portant le bruit et la fureur, la douleur juive exacerbée, insupportable avec ses arrêts de lecture. Lui aussi m'échappe souvent des mains